

ÉLÉMENTS DE SYNTHÈSE EN SÉMANTIQUE INTERPRÉTATIVE

Unités thématiques et expressives et approche morphosémantique d'une production sémiotique

Éric TRUDEL

Université du Québec à Trois-Rivières

Résumé : Après une présentation d'ensemble de la sémantique interprétative et un retour sur quelques notions et principes de base de cette théorie, l'auteur revient plus particulièrement sur les unités sémantiques et expressives envisagées respectivement dans les composantes thématique et médiatique. La conception morphosémantique du texte permet d'aborder ces morphologies sémiotiques, fonds et formes, à partir du passage, lieu essentiel du parcours interprétatif.

Mots-clés : sémantique interprétative, thématique, expression, fond, forme, passage, parcours interprétatif

1. Présentation d'ensemble

La sémantique interprétative est une synthèse « de seconde génération » de la sémantique structurale européenne (Hébert, 2007 : 174). Son fondateur, François Rastier, y prolonge et développe les intuitions et les propositions de ses maîtres, Greimas et Pottier. Ses ouvrages principaux, *Sémantique interprétative* (1987, réédité en 1996), *Sens et textualité* (1989), *Sémantique et recherches cognitives* (1991), ainsi que *Arts et sciences du texte* (2001), élaborent et mettent en œuvre un réseau notionnel puissant qui consiste en une sémantique linguistique componentielle, différentielle, dynamique et unifié (Hébert, 2001 : 45), s'appliquant du mot au texte, jusqu'au corpus.

Récusant pourtant les principaux postulats de l'analyse componentielle classique (Rastier, 1989 : 8), la sémantique interprétative est componentielle dans son utilisation de l'analyse sémique, qui consiste à découper toute unité sémantique ou toute production sémiotique en éléments distinctifs. Son innovation réside dans sa redéfinition de la notion même de composant sémantique, le sème (Rastier, 1996 : 17-37). En rupture avec les multiples variétés de sémantiques existantes (référentielles, philosophiques, logiques, psychologiques, cognitives), la sémantique rastérienne insiste entre autres sur la nature linguistique du sème : les traits sémantiques ne sont pas des qualités d'un référent (physique, imaginaire, etc.) – ce qui en ferait des universaux valables dans toutes les langues et les cultures, à l'image des états de choses –, ni des parties de concepts – ce qui réduirait la signification et la production du sens à des représentations et à des opérations mentales. Selon Rastier, les composants sémantiques appartiennent à la sphère sémiotique, un secteur autonome de la réalité humaine qui offre sa propre organisation, sa propre dynamique et qui peut faire l'objet d'une étude scientifique distincte, notamment à l'aune de la sémantique comme discipline de la linguistique. À partir de cette autonomie, la sémantique interprétative postule que la signification linguistique est un rapport entre signes, entre signifiés; cette relation entre unités est ce que Saussure appelle la *valeur*. En fait, la signification résulte des oppositions, des *différences* qui proviennent de la position relative des unités sémantiques dans le système de la langue, sur l'ordre paradigmatic. Pareillement, le

*sens textuel*¹ provient de l'interaction différentielle des signifiés en contexte, sur l'ordre syntagmatique. Ainsi la sémantique interprétative inscrit-elle ses problématiques et ses questionnements dans le paradigme différentiel.

La sémantique interprétative est une théorie dynamique (Rastier, 1989 : 8) : elle pose que toute description de contenu, scientifique ou non, repose sur un *parcours* interprétatif, c'est-à-dire sur une « suite d'*opérations* permettant d'assigner un ou plusieurs sens à un passage ou à un texte » (Rastier, 2001 : 301; c'est nous qui soulignons) et procédant de *stratégies* que se donne l'analyste. Les mots *parcours*, *opérations* et *stratégies* évoquent le caractère mouvant et orienté ainsi que l'« en-devenir » de l'interprétation. En effet, de façon générale, la sémantique interprétative entend rendre compte des transformations, en cours d'interprétation, des signifiés en contexte. Mais, plus particulièrement, le modèle de Rastier permet de saisir tout au long d'une production sémiotique ou à l'intérieur d'un corpus les remaniements de structures sémantiques (comme les thèmes) et les changements de fond sémantique, c'est-à-dire de sujet dominant (*topic*). Par exemple, sur le site web d'un restaurant donné, on pourrait relever le thème du repas et la comparaison de celui-ci à un voyage, percevant ainsi un passage partiel ou métaphorique du discours alimentaire au discours du monde des loisirs; en raison de cette transposition, la structure du contenu sémantique du thème cerné pourrait s'en trouver modifiée. Pour rendre compte de ces possibles transformations en cours d'interprétation, la sémantique interprétative propose une conception morphosémantique du texte : à partir de l'hypothèse de la perception sémantique inspirée principalement de la Gestalttheorie (Rastier, 1991), on vise à décrire les dynamiques (c'est-à-dire la construction, l'évolution et la dissolution) et les rapports des fonds (assimilés aux isotopies) et des formes sémantiques (assimilées aux molécules sémiques), et conjointement ceux des fonds et des formes expressives qui les accompagnent.

La sémantique interprétative est unifiée, car elle vise à l'interprétation des contenus à tous les degrés de complexité des productions sémiotiques selon une même méthode. Que ce soit, par exemple, pour représenter simplement le signifié-type du mot isolé *repas* ou pour décrire finement et dans toute sa richesse la combinaison structurale des traits sémantiques ou le développement du thème du repas amoureux au sein d'un dépliant publicitaire d'une hôtellerie, l'analyse sémique et l'étude des transformations thématiques se pratiquent en effet aux multiples paliers de la textualité et de l'intertextualité, du morphème au corpus et au-delà, en appliquant le principe que le global détermine le local, le palier supérieur, le palier inférieur (la pratique sociale déterminant le discours; le discours, le genre; le genre, le corpus; le corpus, le texte; le texte, ses parties : chapitres, sections, paragraphes, périodes, énoncés, phrases, syntagmes, mots, lexies, morphèmes, etc.) Divers regroupements de paliers peuvent être effectués, auxquels on peut respectivement rattacher une sémantique spécifique : la microsémantique s'intéresse ainsi à l'établissement des contenus des morphèmes, des lexies et des mots; la mésosémantique à la structuration des contenus au sein des syntagmes et des différentes parties du texte; la macrosémantique à l'évolution dynamique des contenus déployés sur toute l'étendue du texte; enfin la « mégasémantique » (Rastier, 2008a : 12) à celle des contenus déployés dans l'intertexte, c'est-à-dire entre des textes réunis au sein d'un corpus.

¹ Nous reviendrons sur cette distinction entre signification et sens.

2. De quelques notions et principes de base en sémantique interprétative

2.1 Notations et conventions symboliques

La sémantique interprétative utilise les notations suivantes pour distinguer « signe », *signifiant*, 'signifié' (ou 'sémème'), /sème/, /isotopie/, //classe sémantique//. Pour le signe « pomme », on aura le signifiant *pomme* constitué des lettres *p-o-m-m-e*, le signifié 'pomme', le sème /alimentation/, l'isotopie /alimentation/ (dans la phrase « J'achète des pommes à l'épicerie » par répétition du sème /alimentation/ présent dans 'pommes' et 'épicerie') et la classe sémantique //alimentation// (incluant par exemple 'épicerie', 'pomme', 'restaurant').

2.2 L'analyse sémique

L'analyse sémique est la méthode générale d'analyse de contenu appliquée à tous les paliers textuels par la sémantique interprétative : « L'analyse sémique d'une production sémiotique, un texte par exemple, vise à en dégager les sèmes, c'est-à-dire les éléments de sens, à définir leurs regroupements (isotopies et molécules) et à stipuler les relations entre ces regroupements (relations de présupposition, de comparaison, etc., entre isotopies). » (Hébert, 2007 : 173)

2.3 Les sèmes et les classes sémantiques

On appelle *sèmes* les traits de contenu qui composent le signifié d'une structure sémantique donnée (sémème², molécule sémique, thème, etc.) ou d'une suite linguistique déterminée. Les sèmes *génériques* d'un signifié servent à l'inclure dans une classe sémantique donnée regroupant d'autres signifiés de même parenté, et forment ainsi son *classème*. Ses sèmes *spécifiques* servent à le différencier des autres membres de la même classe et forment son *sémantème*. Rastier décrit trois sortes de classes sémantiques en langue : les *taxèmes* (classes minimales d'interdéfinition des signifiés), les *domaines* (non pas encyclopédiques mais *terminologiques*, aisément identifiables dans les entrées dictionnaires : *psychol.* pour psychologie, *métall.* pour métallurgie, etc.) et les *dimensions* (classes de généralité supérieure divisant l'univers sémantique en grandes oppositions comme //animé// vs //inanimé//, //humain// vs //animal//, etc.). Rastier admet l'existence d'une classe sémantique en discours, intermédiaire entre le domaine et le taxème : il s'agit du *champ*, qui est un « ensemble structuré de taxèmes » (Rastier, 1994 : 62). À chacun des paradigmes en langue sont associés des sèmes génériques de différentes dénominations : *microgénériques* (taxème), *mésogénériques* (domaine) et *macrogénériques* (dimension). Ainsi, le signifié 'fémur' pourra contenir le trait macrogénérique /inanimé/, le trait mésogénérique /anatomie/, le trait microgénérique /os de la jambe/, commun également aux signifiés 'tibia', 'rotule', etc. du taxème de même nom, et le trait spécifique /constituant principal de la cuisse/, qui permet de le distinguer de ses semblables taxémiques.

² Le terme *sémème* est normalement réservé à la désignation du contenu du morphème, celui de *sémie* à celle du contenu de la lexie. Mais nous utilisons, comme Hébert (2007 : 176), le générique *signifié* pour désigner le contenu de toutes sortes d'unités sémantiques.

2.4 Les sèmes inhérents et les sèmes afférents, la signification et le sens

En langue, il s'agira d'établir ce que Rastier appelle les *sèmes inhérents*, c'est-à-dire les éléments de contenu qui appartiennent par défaut au signifié-type d'un signe pris isolément, hors contexte (disons, pour simplifier, dans le dictionnaire). Par exemple, le signifié 'Pierre' du nom propre *Pierre* contient en langue les sèmes inhérents /humain/ et /sexe masculin/ : ils relèvent du système fonctionnel de la langue (dialecte) et constituent sa *signification*. Les traits de cette sorte peuvent être autant spécifiques que génériques.

En contexte, c'est-à-dire en situation textuelle concrète, la décomposition du signifié s'effectue sur la base de son interrelation avec les autres signifiés (lexies, mots, phrases) qui se trouvent dans son environnement linguistique d'emploi, et par considération de l'action que ceux-ci exercent sur ce signifié. Cette interaction entre signifiés produit ce que Rastier appelle les *sèmes afférents*, qui sont des éléments de contenu uniquement identifiables dans le signifié-occurrence d'un signe en contexte. Ces traits aussi peuvent revêtir un statut autant spécifique que générique. Une occurrence est susceptible de recevoir trois types de sèmes afférents, les premiers et deuxièmes étant produits par différents types de systémativité : i) les sèmes afférents socialement normés, qui sont des valeurs associées au signifié-type sous l'effet de prescriptions sociales et culturelles (sociolecte) issues du contexte; ii) les sèmes afférents idiolectaux, définis par des normes individuelles, celles propres à l'auteur du texte et à son style par exemple (idiolecte); iii) les sèmes localement afférents, stockés dans le signifié en raison d'une dissémination de traits entre occurrences (cf. *infra* la propagation de sèmes). Le signifié-occurrence recevant par défaut le contenu du signifié-type (à moins de certains indices mettant en jeu la manifestation de certains sèmes inhérents), les sèmes inhérents et afférents présents dans le signifié en contexte forment son *sens*.

2.5 Les opérations interprétatives et la perception sémantique : actualisation et virtualisation, assimilation et dissimilation

Deux actions interprétatives principales interviennent en analyse sémique : la *virtualisation* et l'*actualisation*. Simplement, un sème, inhérent ou afférent, sera actualisé (ou activé) s'il se manifeste en contexte et sera virtualisé (neutralisé ou inhibé) s'il n'y apparaît pas alors qu'il aurait dû s'y retrouver (Hébert, 2006). Nous pouvons ajouter à ces opérations la *propagation* de sèmes activés d'un signifié à l'autre dans le parcours interprétatif. Mentionnons que l'actualisation (et sans doute la virtualisation) génère la saillance sémique, en mettant en valeur ou en retrait les sèmes selon une échelle à trois degrés : saillant/normal/atténué (ou estompé) (Hébert, 2007 : 177). Il en est ainsi parce que la reconnaissance et la rétention du sens linguistique surviennent grâce aux effets causés par l'activation récurrente des sèmes.

L'actualisation, la virtualisation et la propagation sont réglées par les lois de dissimilation et d'assimilation. L'assimilation est l'« actualisation d'un sème par présomption d'isotopie » (Rastier, 1994 : 221) et diminue les contrastes sémantiques forts. La dissimilation est l'« actualisation de sèmes afférents opposés dans deux occurrences du même sémème, dans des sémèmes "parasynonymes". » (Rastier, 1994 : 221) et augmente les contrastes sémantiques faibles (Rastier, 1994 : 69; 1991 : 219).

Ces principes ont été aperçus par Rastier dans le contexte de son hypothèse de la *perception sémantique*, considérée par le théoricien comme analogue à la perception visuelle (Rastier, 1991 : 205-223). Le sémanticien soutient en effet que « le traitement sémantique s'apparente en règle générale à la *reconnaissance de formes* » (Rastier, 1991 : 207). Par exemple, il s'appuie, pour ce qui est de la dissimilation, sur le rôle de l'inhibition latérale (visuelle ou auditive), qui accentue les différenciations spatiales et temporelles des stimuli. Pour ce qui est de l'assimilation, elle trouverait son identique dans les effets de contexte (quand une ligne noire se trouve au contact d'une aire grise, celle-ci paraît plus sombre, les contrastes ici s'estompant); dans les résultats des recherches psycholinguistiques sur l'amorçage lexical (le *priming*, qui facilite l'association sémantique entre un mot-source et un mot-cible et la propagation de traits entre eux); et dans les principes gestaltistes de proximité (les éléments proches tendent à être regroupés), de similarité (les éléments proches vont être regroupés par traits communs) et de bonne continuation (les éléments rapprochés vont tendre à être perçus comme les prolongements les uns des autres).

Sans exhaustivité, rapportons ici quelques illustrations simples d'assimilation et de dissimilation. Celle-ci opère notamment dans les tautologies, par exemple dans la suivante, qui est attributive : *un sou est un sou* (exemple et explication tirés de Rastier, 1996 : 143-144; 1991 : 216-217). Cet énoncé se caractérise par la récurrence d'un même signe (« sou »), mais par dissimilation codifiée (redevable au caractère proverbial de l'énoncé), on y relève nettement deux signifiés 'sou' de sens différents, chacun recevant un sème générique afférent le distinguant de l'autre : 'sou₁' /concret/ et 'sou₂' /abstrait/. L'énoncé peut être traduit de la sorte : « même une petite pièce (objet concret) a une valeur (qualité abstraite). » (Rastier, 1996 : 144)

L'assimilation sémique est facilitée dans les suites parataxiques comme celle-ci (tirée de Rastier, 1991 : 219) : *les fous, les femmes, et les fainéants*, où le trait afférent socialement normé /péjoratif/ est actualisé dans 'femme' par assimilation de ce signifié à 'fous' et 'fainéants', qui possèdent déjà ce sème en inhérence. L'assimilation peut aussi se faire dans le cas d'une propagation de traits par le contexte local : dans la suite *des pommes, des poires, des scoubidous* (tirée de Rastier, 1991 : 219), 'scoubidous'³ reçoit le sème générique afférent /fruit/ : ce trait est « transporté » des deux premiers signifiés au troisième du fait de leur proximité contextuelle les rendant similaires.

Encore, l'assimilation est particulièrement remarquable dans la construction des isotopies, qui – nous y reviendrons – résultent de la récurrence d'un même sème, cette répétition pouvant être saisie à tous les paliers linguistiques (du mot à l'intertexte). Les isotopies « [...] résultent d'opérations d'assimilation enchaînées. » (Rastier, 1991 : 220) Par exemple, dans les phrases « Le Petit Bistro vous propose chaque jour une table d'hôte du midi et du soir élaborées selon les saisons et les arrivages du marché. Au moins un poisson, une viande, une volaille ainsi qu'une pâte sont offerts en table d'hôte. » (restaurant Le Petit Bistro, <http://www.lepetitbistro.qc.ca>, consulté le 3 mai 2009), on peut relever l'isotopie mésogénérique /alimentation/ par l'itération contextuelle du sème du même nom dans les signifiés 'Petit Bistro', 'table d'hôte', 'marché', 'volaille', 'viande' et 'poisson', entre autres. Les isotopies génériques fondent le *topic* d'un texte ou d'une production sémiotique et par là son fond sémantique ainsi que l'impression référentielle qui s'en dégage.

³ Un scoubidou est une « tresse de fils de plastique multicolores » (!) (*Nouveau Petit Robert 2009*).

2.6 Le contexte, l'entour et les interprétants

Puisque la sémantique interprétative met l'accent sur le rôle du contexte dans l'investissement du sens de toute production sémiotique, il convient de donner la définition de ce concept. *Stricto sensu*, le contexte linguistique est, « pour une unité sémantique, [l']ensemble des unités qui ont une incidence sur elle (contexte actif), et sur lequel elle a une incidence (contexte passif). Le contexte connaît autant de zones de localité qu'il y a de paliers de complexité. Au palier supérieur, le contexte se confond avec la totalité du texte. » (Rastier, 2001 : 298) Rappelons qu'au-delà de ces paliers évoqués (mot, énoncé/partie du texte, texte), l'intertexte, en tant qu'ensemble de textes rassemblés en corpus, constitue également une zone de contextualité pour la description sémantique.

Plus largement, l'*entour* correspond, tout en incluant parfois le texte, au contexte non linguistique. Il met à la disposition de l'analyste des interprétants⁴, c'est-à-dire des instructions, des éléments textuels ou contextuels qui permettent d'établir un lien pertinent entre signifiés, soit en mode d'actualisation, de virtualisation ou de propagation sémique. Ces interprétants peuvent relever des sémiotiques associées au texte, de la situation de communication, de la pratique sociale, du genre et/ou de l'encyclopédie. Dans « Pierre jappe », 'jappe' est l'interprétant qui permet de virtualiser le sème inhérent /humain/ de 'Pierre' et d'y actualiser le sème afférent /animal/. Un interprétant peut être socionormé (relevant d'un sociolecte) et prendre la forme d'un topos, d'un axiome phraséologique : par exemple, dans le discours du christianisme biblique, on affirme que « Dieu habite les cieux ».

3. Les unités sémantiques envisagées dans la composante thématique

Une composante est une « instance systématique qui, en interaction avec d'autres instances de même sorte, règle la production et l'interprétation des suites linguistiques. » (Rastier, 2001 : 298) La sémantique interprétative distingue quatre composantes⁵ qui structurent le plan du contenu :

- la dialectique « articule la succession des intervalles dans le temps textuel, comme les états qui y prennent place et les processus qui s'y déroulent » (Rastier, 2001 : 298);
- le dialogique « articule les relations modales entre univers et entre mondes; sa description rend compte de l'énonciation représentée » (Rastier, 2001 : 298);
- la tactique « rend compte de la disposition séquentielle du signifié, et de l'ordre (linéaire ou non) selon lequel les unités sémantiques à tous les paliers sont produites et interprétées » (Rastier, 1994 : 40);
- la thématique « rend compte des contenus investis, c'est-à-dire de l'univers sémantique mis en œuvre dans le texte [et] [...] en décrit les unités [thèmes, molécules sémiques, isotopies, faisceau d'isotopies, etc.] » (Rastier, 1994 : 40).

Ces composantes fonctionnent au sein des textes de manière hétérarchique (sans directionnalité) et chacune d'entre elles entre simultanément en interaction avec les autres. Par décision méthodologique, on peut cependant décrire une unité sémantique

⁴ À distinguer de l'interprétant peircien.

⁵ On veillera à ne pas confondre le terme *composante* avec le terme *composant*, synonyme de *sème* et de *trait sémantique*.

(par exemple, une molécule sémique) en l'isolant dans l'une ou l'autre de ces composantes, aux différents paliers de la textualité (c'est-à-dire, en simplifiant, le mot, la phrase, le texte et l'intertexte), grâce à l'un ou l'autre des trois degrés de systématismes (dialecte, sociolecte et idiolecte) et selon l'un ou l'autre des ordres de la description linguistique (paradigmatique, syntagmatique, herméneutique et référentiel⁶) (Rastier, 1994 : 41; Hébert, 2001 : 112). On peut par exemple procéder à des analyses thématiques multipaliers selon l'ordre syntagmatique, où le thème découle d'un enchaînement de formes sémantiques, et selon l'ordre herméneutique, où le thème est le résultat d'un parcours de constitution ou de reconstitution (Rastier, 1994 : 41).

Le concept de thème a une longue carrière et fait l'objet de diverses définitions, selon les disciplines qui l'exploitent. Généralement, le thème est défini par un mot-vedette tenant lieu de dénomination générique, auquel viennent se greffer des occurrences parasynonymiques ou des équivalents partiels (Hébert, 2001 : 122; Rastier, 2001 : 196). Dans cette optique, où le thème est réduit aux signes et aux signifiants qui l'expriment, une étude du thème biblique du salut, par exemple, pourra privilégier les occurrences, au sein du Nouveau Testament, des « mots-clés » qui y sont ordinairement associés : *délivrance, sauver, libération*, etc. Mais une optique proprement sémantique du thème le saisit en deçà des signes et le définit comme une structure de sèmes récurrente dans un texte ou un corpus.

La typologie thématique de Rastier repose sur la distinction entre sèmes génériques et sèmes spécifiques, et permet d'établir deux sortes de thèmes : le thème générique et le thème spécifique (Rastier, 1989 : 55-59; 1994 : 177-178; 2001 : 38-39 et 196-197).

Le *thème générique* est induit par un sème générique ou une structure de sèmes génériques récurrents. Cette répétition sémique définit en somme une isotopie ou un faisceau d'isotopies génériques (c'est-à-dire un groupement de sèmes génériques co-récurrents). À chacune des classes sémantiques définies précédemment correspond un type de thème générique : (1) le thème taxémique ou microgénérique, par exemple les //vins// dans la chronique d'un maître sommelier commentant les nouveaux 'bordeaux' et 'beaujolais'; (2) le thème domanial ou mésogénérique, par exemple //économie// dans le discours du plan de relance du président Obama (2009); le thème mésogénérique détermine généralement l'impression référentielle dominante du texte, c'est-à-dire son « sujet » (*topic*) (Rastier, 2001 : 197 et 302); (3) le thème dimensionnel ou macrogénérique, par exemple //Être// dans un texte philosophique; (4) le thème de champ, plus variable et défini relativement aux regroupements *ad hoc* extraits de la pratique en cours puisque le champ est une classe en discours.

⁶ L'ordre paradigmatique est l'« ordre de l'association codifiée. Une unité sémantique ne prend sa valeur que relativement à d'autres qui sont substituables avec elle et qui forment son paradigme de définition. » L'ordre syntagmatique est l'« ordre de la linéarisation du langage, dans une étendue spatiale et/ou temporelle. Il rend compte des relations positionnelles et des relations fonctionnelles. Ainsi, il est le site des relations contextuelles. » L'ordre herméneutique est l'« ordre des conditions de production et d'interprétation des textes. Il englobe les phénomènes de communication, mais dépasse les facteurs pragmatiques, en incluant les situations de communications codifiées, différées, et non nécessairement interpersonnelles. Il est inséparable des situations historique et culturelle de la production et de l'interprétation. » L'ordre référentiel est l'« ordre qui détermine l'incidence du linguistique sur les strates non linguistiques de la pratique. Il participe à la constitution d'impressions référentielles. » (Rastier, 2001 : 300-301)

Le *thème spécifique* est un groupement récurrent de sèmes spécifiques. Il s'agit en fait de ce que Rastier appelle une *molécule sémique*. Une molécule est susceptible de diverses lexicalisations; le thème d'un texte donné peut n'être exprimé par aucune dénomination particulière et même n'avoir de nom en aucune langue (Rastier, 1989 : 55)⁷. De plus, « [u]ne même molécule peut être manifestée par des unités de nature et de grandeurs diverses (morphème, suite de morphèmes, [descriptions définies, substantifs, pronoms, syntagmes,] etc.). » (Hébert, 2001 : 87) Par exemple, Rastier (1989 : 57) décrit cette molécule sémique récurrente dans *L'Assommoir* de Zola : elle regroupe les sèmes /chaud/, /visqueux/, /jaune/ et /néfaste/, et se trouve diversement lexicalisée, en tout ou en partie, par des mots comme *jus, pipi, sauce, morve, beurre, bedon, cuivre, huile, lune, goutte*, etc.

La molécule sémique⁸ est érigée en *type* (modèle ou parangon) dans la mesure où le parcours interprétatif la stabilise – provisoirement, puisque l'interprétation, comme mouvement orienté, est constituée de moments – à travers l'actualisation de tous ses composants; on peut dire alors que la molécule est *compacte*. Ses occurrences, manifestées tout au long de la performance sémiotique, peuvent offrir différents degrés de typicalité, allant de la totalité des sèmes jusqu'à un seul trait. Comme le rappelle Hébert (2007 : 180), « [l]es variations de typicalité (ou typicité) des occurrences peuvent être interprétées comme des variations dans la saillance de la molécule (dans l'intensité de sa présence, de son actualisation). Il est possible d'étudier la constitution, le maintien intégral ou partiel et, éventuellement, la dissolution d'une molécule sémique au fil de ses occurrences. » Ainsi les occurrences manifestant de façon inégale, partielle ou diffuse les parties de la molécule peuvent-elles être considérées, par rapport au type moléculaire, comme des *lieutenants*. En cours d'interprétation, la molécule est susceptible d'être remaniée dans sa configuration même, par adjonction et/ou suppression de sèmes, ainsi que par modification des relations structurales entre ses composants. « Loin d'être des unités statiques, les molécules constituent de puissants *morphogènes*. » (Rastier, 1989 : 57; c'est nous qui soulignons)

La molécule sémique, comme structure et petit réseau sémantique complexe⁹ (Rastier, 2006 : 101), peut être représentée par un graphe sémantique¹⁰, dont les nœuds sont étiquetés par les sèmes constituants de l'unité moléculaire, et les liens par des cas sémantiques qui précisent les relations entre les composants de sens. Par exemple, voici comment Rastier (1989 : 167-170) représente la molécule citée précédemment¹¹ :

⁷ Cependant, les textes techniques vont lui accorder en général une appellation privilégiée, voire exclusive, pour éviter l'équivocité.

⁸ Pour le contenu de ce paragraphe, nous synthétisons les éléments de Rastier (1989 : 57; 1991 : 202-203; 2006, 2007) et de Hébert (2001 : 124; 2007 : 179-180 et 229).

⁹ Un unité ou contenu sémantique peut être ainsi conçu autrement qu'un simple inventaire de sèmes (Pottier) ou une hiérarchie sémique (Greimas) (Hébert, 2007 : 223).

¹⁰ Inspiré des graphes conceptuels de Sowa (1984).

¹¹ On y trouvera l'ajout du sème /matériel/.

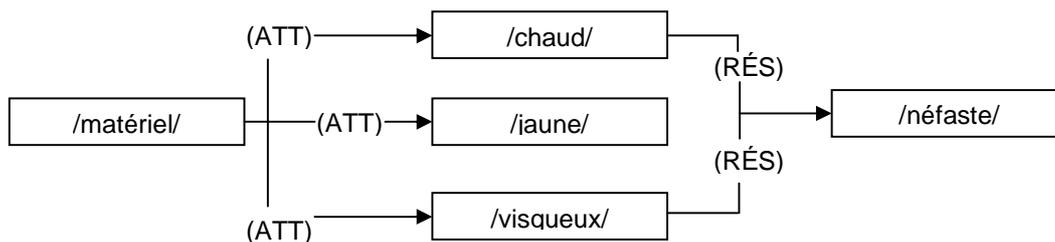


Figure 1
Une molécule sémique

En simplifiant passablement, nous pouvons paraphraser – en termes sémantiques et non référentiels – la configuration de la molécule de la façon suivante, en tenant compte de la signification des cas¹² : l'élément sémique /matériel/ reçoit (attributif) les caractéristiques /jaune/, /chaud/ et /visqueux/, les deux dernières causant (résultatif) le /néfaste/.

En terminant, et en guise de préparation aux prochaines parties du présent document, quelques clarifications terminologiques s'imposent en regard de la conceptualisation des précédentes unités sémantiques à l'intérieur de l'hypothèse de la perception sémantique. D'une part, dans la théorie morphosémantique de la sémantique interprétative (voir ci-dessous), les paires *thème générique/isotopie* et *thème spécifique/molécule sémique* sont désignées respectivement par les termes *fond sémantique* et *forme sémantique*, réunis de façon générique sous le nom de *morphologies sémantiques*. En anticipant sur notre propos, nous parlerons, pour ce qui est de la composante médiatique, de *fond expressif* et de *forme expressive*, que l'on peut regrouper sous le nom général de *morphologies expressives*. Hyperonymiquement, nous emploierons l'expression *morphologies sémiotiques*. D'autre part, il faut mentionner que l'utilisation de la désignation *thème générique* par référence au concept d'isotopie convient plus ou moins parce que l'isotopie n'est pas une structure (Rastier, 2001 : 197). Il convient de réserver le mot *thème* à la notion de molécule sémique, qui est à proprement parler une structure sémantique.

4. Les unités expressives de la composante médiatique¹³

Qu'on nous permette la souplesse conceptuelle d'emprunter à la sémantique interprétative la notion de *composante médiatique* (Rastier, 1989 : 103; 1994 : 41; 2001 : 249) et de l'élargir afin d'y inclure, par commodité et sans exclusive ni exhaustivité, ce qui concerne la « forme » du texte, c'est-à-dire les éléments du plan de l'expression, quelles que soient d'ailleurs leur dénomination, leur nature et leur taille : ponctèmes, graphèmes, morphèmes, lexèmes, grammèmes, lexies, mots, syntagmes, énoncés, paragraphes, sections, parties, texte, etc. Pour les sémiotiques non verbales, notamment visuelle et imagique, parfois associées au texte, nous pouvons répertorier indicativement des paramètres et des traits expressifs qui leur sont propres : couleurs, formes plastiques (spatiales), textures, typographie, etc., auxquels peuvent se rapporter respectivement leurs traits constitutifs, à savoir les chromèmes (ou colorèmes), les

¹² Pour l'essentiel des cas, voir Rastier (1989 : 282); pour un inventaire extensif, voir Hébert (2007 : 225-226).

¹³ Cette section retient des éléments de Rastier (2001 : 248-251 et 2007).

formèmes, les texturèmes, les « typographèmes », etc.¹⁴ Il est possible, par convention, d'employer le terme *phème* pour désigner génériquement certaines de ces unités de palier inférieur. Rappelons que tout élément ou toute dimension du signifiant doit être envisagé différemment, à l'instar des sèmes et des signifiés.

La constitution des unités expressives emprunte sensiblement le même processus que celle des unités de contenu. Le plan du signifiant présente de ce fait des formes sur des fonds, ceux-ci étant érigés par l'actualisation de traits récurrents de l'expression et celles-là par regroupement structuré d'éléments de ce même type. Dans le cas du texte linguistique, un fond expressif peut se décliner en une isophonie, par exemple par la répétition de phonèmes ou de graphèmes comme dans les rimes d'un poème, les allitérations ou les assonances. Dans le cas d'une production polysémiotique où le langage visuel est à l'oeuvre, le fond expressif pourra se manifester par une isochromie : par exemple, dans un site web, on remarquera l'utilisation constante, d'une page à l'autre, d'un arrière-plan d'une même couleur. La forme expressive de nature linguistique prendra parfois l'aspect de formules figées telles que les figures rhétoriques formelles (structures en embrassement ou chiasmiques, etc.) ou simplement celui du paragraphe réunissant les mêmes caractéristiques de mise en forme. Ici elle peut être appelée *molécule phémique*.

Tant au plan du contenu qu'à celui de l'expression, l'étude des morphologies sémiotiques prend son sens à l'intérieur de la théorie morphosémantique du texte et de la conceptualisation de la formation sémiotique et rhétorique qu'est le *passage*.

5. La conception morphosémantique du texte, le passage et l'étude des morphologies sémiotiques

Comme le lecteur l'aura compris à la suite de ces développements, la sémantique de F. Rastier situe l'interprétation des contenus textuels et la reconnaissance des signifiants dans l'hypothèse générale et conjointe de la perception sémantique et de la perception de l'expression :

Sur chaque plan du langage, l'interprétation perçoit en premier lieu des formes qui se profilent sur des fonds. [...] Sur chaque plan, la dualité entre fonds et formes témoigne du fait que toute performance sémiotique se reconnaît par la perception sémantique comme par la perception de l'expression. La dualité entre fonds et formes est une constante de la perception, jadis mise en évidence par la psychologie de la Gestalt. Les stimuli prégnants et récurrents sont nécessaires à la perception des stimuli saillants et singuliers : dans la temporalisation propre à la mémoire de travail, les récurrences et les rythmes jouent un rôle fondamental dans la construction d'objectivités persistantes. Du point de vue gestaltiste, les isotopies et les isophonies relèvent de la loi de bonne continuité; les formes sémantiques et expressives de la loi de complétion. » (Rastier, 2007 : 32-33)

Ces propos mettent bien en évidence l'arrière-plan de la conception morphosémantique du texte, qu'il conviendrait peut-être de qualifier de *morphosémiotique* : en effet, elle peut s'adonner à la caractérisation des morphologies des deux plans du langage, plus précisément à l'examen de leurs relations autant homoplans (contextuelles), c'est-à-dire au sein d'un même plan, qu'hétéroplans (sémiosiques), c'est-à-dire entre plans, l'interdépendance du contenu et de l'expression étant assurée dans la sémosis (Rastier,

¹⁴ Nous nous inspirons ici des propositions de Klinkenberg (2000 : 380-381).

2007, 2008a). Le lieu principal de cette saisie multiple et de cette sémiosis est le passage.

Pris largement, le passage (Rastier, 2007) est une grandeur textuelle à empan et à clôture variables, *construite* dans le régime même du parcours interprétatif et selon les besoins et le point de vue de l'analyste. Il est un moment de la pratique interprétative, une porte d'entrée dans le texte, un point d'accès dans le cercle herméneutique. Il peut être choisi arbitrairement ou être discrétisé comme un nœud fort du texte. Le passage n'est pas nécessairement discret et continu, ou identifiable à un ou à des signifiants isolables, à une ou à des propositions ou à des séquences isolables comme des parties du discours au sens chosiste de la tradition logico-grammaticale. Il a une existence contextualisée par les rapports syntagmatiques locaux ou à longue portée qu'il entretient avec ses voisins.

Au plan de l'expression, consistant en un *extrait*, le passage peut être conventionnellement et *a fortiori* méthodologiquement isolé; par exemple, il peut s'agir d'une chaîne de caractères entre deux blancs, d'un mot, d'une phrase, d'un énoncé, d'un ensemble de syntagmes, d'un paragraphe, etc., lesquels peuvent, au sein du texte, être rattachés à d'autres étendues connexes : celles-ci sont dès lors les *cooccurrents expressifs* de l'extrait considéré et peuvent manifester un ou plusieurs fonds expressifs (des isophonies, par exemple) en présentant un ou plusieurs traits expressifs réguliers, ainsi que des formes expressives saillantes (comme les accents en poésie) par leurs éléments singuliers, irréguliers ou remarquables, associés en molécules phémiques.

Au plan du signifié, consistant en un *fragment* qui coïncide plus ou moins avec l'extrait (puisque entre contenu et expression les rapports sont complexes et non nécessairement biunivoques), le passage pointe vers ses contextes gauche et droit, proches et lointains, et permet, grâce aux cooccurrents expressifs des étendues connexes alors qualifiées en *corrélats sémantiques*, l'extraction d'un ou de plusieurs fonds sémantiques et d'un ou plusieurs thèmes moléculaires.

Plan du contenu



Plan de l'expression

Figure 2
Le passage et ses contextes

Dans cette représentation du passage et de ses contextes¹⁵, les corrélats d'un fragment sont d'autres fragments, les cooccurrents d'un extrait, d'autres extraits; ainsi qu'on le verra, les relations entre passages intéressent tant la textualité que l'intertextualité (Rastier, 2007 : 31)

Les cooccurrents expressifs du passage sont interprétés comme corrélats sémantiques dans la mesure où : (1) ils partagent entre eux au moins un sème générique commun

¹⁵ Nous reproduisons ici et dans la suite du texte certaines figures de Rastier (2007).

qui les indexe sur une même isotopie, un même fond sémantique; et (2) tout corrélat partage au moins un sème spécifique avec au moins un autre corrélat. Ainsi, un corrélat X peut partager le sème *a* avec le corrélat Y, et le sème *b* avec le corrélat Z, etc.; cependant Z partage le sème *c* avec X ou W, etc. Le réseau d'équivalence partielle ainsi dessiné constitue la structure moléculaire, la forme sémantique (Rastier, 2001 : 212-213). Soit, schématiquement, la molécule [/*a*/, /*b*/, /*c*/] manifestée diversement par les corrélats 'W', 'X', 'Y' et 'Z' s'indexant sur l'isotopie /*z*/ :

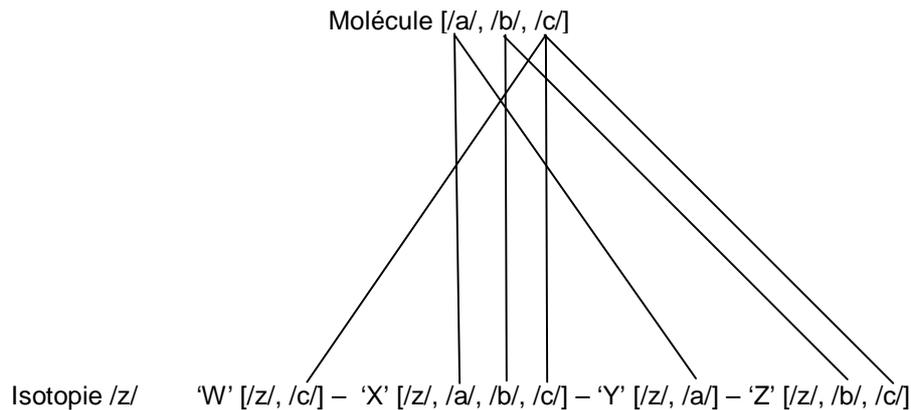


Figure 3
Isotopie et molécule sémique

Le passage idéal est celui qui manifeste un fond et une forme sémantiques, appariés respectivement à fond et à une forme expressives. Le fond sémantique associé à un fond expressif constitue un *fond sémiotique*, la forme sémantique à une forme expressive, une *forme sémiotique*. Insistons encore sur le fait que les correspondances entre signifiants et signifiés ne s'effectuent pas nécessairement et simplement terme à terme et qu'il faut prévoir des rapports complexes entre unités sémantiques et unités expressives.

À partir de cette démarche herméneutique qui emprunte le passage, établissons les lignes essentielles d'une tâche descriptive, thématique et médiatique, de morphologies sémiotiques. Précisons tout de suite que cette approche est très générale et doit être nuancée et adaptée en fonction des exigences et des particularités sémantiques et expressives des productions concrètes analysées. De plus, elle s'étend aux productions polysémiotiques telles que les sites web.

Puisque le sens d'une performance sémiotique résulte de parcours interprétatifs, il convient d'identifier différenciellement, c'est-à-dire contextuellement, les unités sémiotiques sur chaque plan langagier, que ce soit à l'échelle interne du passage, entre passages d'une même production ou entre ceux de différentes productions mises en corpus. Sémantiquement, le rapprochement de passages les contextualise réciproquement, et de ce fait, la pratique interprétative propage les uns vers les autres des valeurs sémiques. Au plan du contenu, le parcours interprétatif interne d'un passage comme les parcours de passages aux paliers textuel et intertextuel consistent en des relations syntagmatiques entre signifiés et mettent au jour les isotopies et les molécules sémiques, qu'ils discrétisent dans un rapport fond/forme. Au plan de l'expression, les parcours de tous les paliers procèdent à l'édification des morphologies selon le même

patron de reconnaissance, de structuration et de mise en contraste. Cette double caractérisation n'effectue pas des analyses parallèles : « [l]e "parcours des signifiés" est inséparable du "parcours des signifiants" » (Rastier, 2008b : 6). En effet, la perception des unités sémantiques s'effectue le plus souvent grâce au recours aux signifiants, qui jouent le rôle d'interprétants, comme inversement la construction des morphologies expressives peut s'appuyer sur des éléments de contenu, en vertu de la solidarité sémiotique des deux plans mis nécessairement et simultanément en jeu dans l'interprétation : « [...] le contexte d'une grandeur de l'expression peut compter une grandeur du contenu, et inversement. » (Rastier, 2007 : 36) Ainsi, il importe de porter une attention aux relations hétéroplanes impliquées dans les parcours interprétatifs, c'est-à-dire aux rapports des contenus aux unités expressives, des formes sémantiques aux formes expressives et des fonds sémantiques aux fonds expressifs. Rastier (2007 : 38) identifie quatre types de parcours entre les plans du contenu et de l'expression concourant à la sémosis : entre fond sémantique et fond expressif; entre forme sémantique et forme expressive; entre forme sémantique et fond expressif; et entre forme expressive et fond sémantique. Les deux derniers rapports sont complexes en ce qu'ils se déclinent, dans le cours de l'interprétation, en des phénomènes de diffusion (dissolution) et de sommation (constitution) des grandeurs sémiotiques. Concernant l'appariement des morphologies sémantiques aux morphologies expressives, soit les deux premiers rapports mentionnés, il faut être conscient qu'il peut se présenter des relations hétéroplanes non totalement correspondantes : un changement morphologique (voir paragraphe suivant) sur un plan peut en entraîner un autre sur l'autre plan, produisant en conséquence des « décalages » entre formes sémantiques et formes expressives et entre fonds sémantiques et fonds expressifs.

Dans les parcours du palier textuel et au sein d'un corpus, l'activité interprétative permet d'observer les dynamiques des morphologies sémiotiques et d'évaluer leurs transformations, analogues du reste pour le contenu et l'expression (Rastier, 2008a : 8). Ces transformations se présentent sous différents aspects : il peut s'agir d'un *métamorphisme* (changement de forme, tant dans sa composition sémique que dans sa configuration), d'une *métatopie* (changement de fond, dans le cas d'une production polyisotopique) ou d'une *transposition* (changement des rapports entre une forme et un fond : par exemple, une forme peut se diffuser dans un fond). Les transformations peuvent se percevoir entre passages d'un même texte (transformations intratextuelles) et entre passages de différents textes d'un corpus (transformations intertextuelles). Cela vaut aussi pour les autres performances sémiotiques, dont polysémiotiques.

Toutes ces dimensions (identification, caractérisations homoplane et hétéroplane, et description des transformations) de l'interprétation des morphologies sémiotiques sont paramétrées différemment selon les genres et les discours. Les diverses normes reliées à ceux-ci codent et facilitent la reconnaissance et la constitution des formes et des fonds aux deux plans langagiers, grâce à des opérations de présomption et de comparaison à des formes stéréotypées, les perceptions sémantique et expressive étant culturalisées en ce qu'elles anticipent et projettent dans les productions sémiotiques des morphologies déjà intériorisées par l'interprète. Par exemple, on sait que les sites web de presse reprennent sensiblement la même mise en forme mosaïque des articles qu'utilisent leurs équivalents papier. Cette connaissance prépare à l'interprétation.

N. B. Nous remercions le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC) pour son soutien financier qui a rendu possibles la production et la publication de ce texte.

Bibliographie

- HÉBERT, Louis (1996). « Fondements théoriques de la sémantique du nom propre », dans LÉONARD, M. et NARDOUT-LAFARGE, É. (dir.), *Le texte et le nom*. Montréal, XYZ, p. 41-53, disponible sur *Texto! Textes et cultures*, http://www.revue-texto.net/Inedits/Hebert_Nom-propre.html, consulté le 3 mai 2009.
- HÉBERT, Louis (2001). *Introduction à la sémantique des textes*, coll. « Bibliothèque de grammaire et de linguistique », n°9, Paris, Honoré Champion Éditeur.
- HÉBERT, Louis (2006). « L'analyse sémiotique », *Signo. Site Internet de théories sémiotiques*, <http://www.signosemio.com/rastier/analysesemique.asp>, consulté le 3 mai 2009.
- HÉBERT, Louis (2007). *Dispositifs pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, coll. « Nouveaux actes sémiotiques », Limoges, Presses universitaires de Limoges.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2000). *Précis de sémiotique générale*, coll. « Points Essais », Série « Sciences humaines », n°411, Bruxelles, De Boeck Université.
- RASTIER, François et al. (1994). *Sémantique pour l'analyse. De la linguistique à l'informatique*, coll. « Sciences cognitives », Paris, Masson.
- RASTIER, François (1989). *Sens et textualité*, coll. « Langue, Linguistique, Communication », Paris, Hachette Supérieur.
- RASTIER, François (1991). *Sémantique et recherches cognitives*, coll. « Formes sémiotiques », Paris, Presses universitaires de France.
- RASTIER, François (1996). *Sémantique interprétative*, coll. « Formes sémiotiques », 2^e édition, Paris, Presses universitaires de France.
- RASTIER, François (2001). *Arts et sciences du texte*, coll. « Formes sémiotiques », Paris, Presses universitaires de France.
- RASTIER, François (2006). « Formes sémantiques et textualité », *Langages*, n° 163, p. 99-114.
- RASTIER, François (2007), « Passages », *Corpus*, n°6, p. 25-54.
- Rastier, François (2008a) « Passages et parcours dans l'intertexte », *Texto ! Textes et cultures*, <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2002>, consulté le 3 mai 2009.
- RASTIER, François (2008b). « Conditions d'une linguistique de normes », *Texto ! Textes et cultures*, <http://www.revue-texto.net/index.php?id=1612>, consulté le 3 mai 2009.
- SOWA, John (1984). *Conceptual Structures*, New York, Addison Wesley.
- TRUDEL, Éric (2009). « Sémantique différentielle du théonyme Dieu Très Haut dans la Genèse : une étude exploratoire », *Convergences onomastiques : de la littérature jeunesse à la théologie, Onomastica Canadiana*, Revue de la Société canadienne d'onomastique, 25 p., à paraître.